

## Charonne ou charogne ?

Chronique des années 60

*Marie-Josée Tévas*

**L**a fac, la Sorbonne était un rêve qui se réalisait. J'accédais, moi, petite fille de paysans, fille de commerçants, à ce haut lieu de culture. La littérature, l'art étaient à ma portée, tout ce qui était si loin du petit commerce de mes parents, de leurs soucis que je trouvais mesquins, des rivalités entre commerçants. Vendre des objets qu'on n'a pas fabriqués me paraissait vénal, pas un vrai travail, plutôt une imposture.

J'abandonnai donc ma carrière d'institutrice remplaçante pour devenir une étudiante à part entière l'espace d'une année ; pas forcément pour obtenir des diplômes. J'étais libre, j'allais aux cours, j'avais des ami(e)s. Marie-Odile était mariée à Gérard, un étudiant en anglais qui faisait du théâtre à Saint-Denis. C'est ainsi que j'ai assisté à la première de "Printemps 71" d'Adamov montée à Saint-Denis. Nous avons fait la fête ensuite chez Marie-Odile et Gérard avec une partie de la troupe. Ces quelques années sorbonnardes ont été riches en rencontres et c'est sûrement la période la plus insouciante de ma vie, bien que ç'ait été aussi la période militante et difficile contre la guerre d'Algérie.

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

Le vendredi nous nous retrouvions chez Mireille et Jacques, rue d'Orsel au pied de Montmartre et nous commentions les événements politiques et culturels ; nous refaisions le monde. Jacques revenait d'Algérie où il avait accompli son service militaire. Un autre copain, Jean-Marie venait de nous quitter pour la Colombie : il travaillait pour l'U.N.E.S.C.O. En 61, nous étions tous, excepté Jean-Marie, et pour cause, à la manif. qui a fait 10 morts à Charonne. Notre rendez-vous étudiant était au métro Saint-Paul. J'y suis allée avec Marie-Odile et Béatrice, nous y avons croisé mon prof. de philo. du lycée, madame Roire. Nous avons couru comme des dératées quand les flics ont chargé. Ils étaient face à nous, l'arme à la bretelle, battant la semelle et à un moment, alors que nous avançons vers eux, il y a eu un temps d'arrêt, un face à face immobile, puis ils se sont mis à courir vers nous.

L'un d'eux a trébuché sur le bord du trottoir et s'est étalé. Je n'ai pas eu envie de rire tant j'ai eu peur. Béatrice s'est abritée sous une table de café, puis nous sommes entrées dans un couloir d'immeuble, attendant dans le noir que la charge folle s'éloigne. Dans la nuit, nous sommes retournées vers le quartier latin, ne soupçonnant rien de ce qui se passait ailleurs. Béatrice est rentrée tôt, elle n'avait que la permission de 20 heures et devait être présente au dîner familial chez tonton et tata. Avec Marie-Odile, nous avons marché jusqu'à Châtelet, croisant des ambulances. Nous avons pris le métro ensuite jusqu'à la Porte de Clignancourt. Chez Marie-Odile, nous avons allumé la radio et appris avec stupeur que la manifestation avait fait au moins un mort et de nombreux blessés. Nous attendions dans l'angoisse Gérard. Où était-il ? A dix heures, il n'était toujours pas rentré. Lorsqu'il est arrivé, il était blanc et n'a pas pu parler de ce qu'il avait vu.

Le vendredi suivant nous étions chez Mireille, rue Orsel et chacun racontait... Jacques était à Charonne. Il a vu des flics qui arrachaient les grilles des arbres pour les jeter sur les manifestants qui se réfugiaient dans la bouche de métro. Pris de folie, il est entré dans une épicerie, a vu des poids, en a pris un, prêt à le lancer sur les flics. Dans la boutique, les gens l'ont regardé, ahuris. Il a perçu les regards et a reposé le poids avant de sortir.

## Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

Le lendemain de la manifestation, ma mère a téléphoné pour avoir des nouvelles, je n'avais même pas pensé qu'à 700 kilomètres de là, mes parents pouvaient se faire des cheveux. C'est elle qui m'a appris que Jean-Pierre Bernard avait été tué dans la manif. J'étais atterrée. Il avait trois enfants et Maryvonne sa femme l'avait attendu toute la nuit. Jean-Pierre, je l'avais connu quelques années auparavant parce qu'un ami d'enfance était venu faire un stage dans les P.T.T. à Paris et qu'il l'avait rencontré. Toute ma vie tournait autour de la guerre d'Algérie, je militais à l'U.E.C. et soit comme membre de cette organisation, soit comme syndicaliste à l'U.N.E.F., nos soirées étaient consacrées à des réunions et à des gardes chez les universitaires qui avaient reçu des menaces de l'O.A.S. C'est ainsi que nous avons monté la garde devant chez Sartre, devant les locaux de l'U.N.E.F., ou ceux de Clarté, place Paul Painlevé, à deux pas de la Sorbonne. Salut à toi, Montaigne !

Les études et les examens étaient vraiment le dernier de mes soucis. Tous les jours il y avait des réunions, des manifestations et des distributions de tracts. La seule activité que j'ai exercée à cette époque-là, ce fut l'élaboration avec un petit groupe de copains d'un polycopié sur la poésie algérienne. J'étais chargée de rassembler les textes de poésie kabyle parce que j'avais mes entrées à la bibliothèque de l'école des Langues O., ayant entrepris parallèlement à ma licence de lettres des études de Russe. Nous avons organisé une soirée poétique et musicale dans une annexe de la Sorbonne où Jean Sénac et Kateb Yacine étaient nos invités. Notre travail nous a peu à peu échappé lorsqu'il a été cédé, "vendu" à Maspero, qui a taillé dedans, enlevant ce qui nous paraissait important, notre texte, pour ne garder que les poèmes algériens. Le polycopié que je possédais a fini dans les archives d'un prof. de fac. à Alger, madame Levy-Valensi. Je le lui avais prêté car elle faisait un cours sur la poésie algérienne dans les années de l'après-guerre et je n'ai pas osé le lui réclamer.

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

*La petite dame va mourir  
Elle n'a pas dit son secret.  
D'ailleurs,  
Elle ne le connaissait pas elle-même.  
Personne ne saura.  
Jamais.*

*Etrangère,  
Chue d'une autre planète.  
Aussi étrangère qu'un arbre  
Qu'une pelouse pour l'obélisque.  
Herbe, sable,  
Désert.  
Un fennec dans le désert.*

*Une chèvre  
Aux yeux jaunes et ronds de hibou  
La regarde de ses yeux humains  
La regarde et la poursuit  
(hop, par-dessus la barrière)  
jusqu'à la rue Richepanse.*

*remplissez-la bien,  
mon cher.*

*Peut-être ne reste-t-il que cela.*

**Marie-Josée Tevas**  
Paris, 1971